

**Alain Roger.** *Territoire de la sensation.* Avec un « Pré-texte » de Jacques Gasc. Ed. Souffles, 1999.

**A**llier la poésie à la peinture a été la grande affaire de la modernité, depuis Baudelaire, et on pourrait remonter aussi à Diderot. Mais peut-être n'est-on jamais allé aussi loin qu'Alain Roger qui a le bonheur de pratiquer les deux arts. Cela lui permet de fondre, presque au sens chimique du terme, peinture et poésie. Ainsi le recueil est composé en partie double, mais mêlées, un poème suivant une méditation sur l'art de peindre, en italiques.

Il y a une évidente jubilation « Ah ! la belle figure du vieux peintre empanaché de velours [ ... ] », mais aussi une volonté d'être moderne. « *il faut pour gagner l'innocence un état dénué* ». Depuis Dubuffet, on sait que l'artiste recherche cette enfance perdue par l'amas de culture. Pourtant, Alain Roger sait utiliser ses connaissances, par de fines citations de Diderot, heureusement revalorisé, ou de Nicolas Poussin par le titre d'un poème « Et in Arcadia ego », tableau éminemment moderne dans son questionnement sur l'être dans ses rapports avec précisément ce monde édenique, et l'interpellation au spectateur. Jacques Gasc parle justement « Du moi qui regarde au Moi qui est regardé ».

Alain Roger cite Horace et invente le concept de « paysage oral ». Il s'agit du chant de la terre, des cigales, d'un chœur à l'antique. Ce qui ne l'empêche pas de revendiquer son parti-pris : « Attaquer la toile en résonance avec le tremblement de la cigale avec le souffle court haletant repris repentant. Voilà ce que j'entends par réalisme ! ». On se souvient de Prévert, dont on fête le centenaire, qui voulait peindre « la fraîcheur du vent la poussière du soleil » dans « Pour faire le portrait d'un oiseau ».

Interpellé par l'art contemporain, par exemple Willem de Kooning, Alain Roger se lance un défi : « Je voudrais de mes mains coucher ce corps, la terre aux flancs gros de la peinture — demeure le geste et le geste repris ainsi qu'une feuille sismique fouillée ». La poésie permet de dire l'érotisme, celui de la peinture elle-même dont le poète nous fait sentir ici toute la matérialité, la sensualité, d'où le titre du recueil.

Cependant, se fait jour une inquiétude : le tableau « est l'ombre portée/ à quoi manque une écliptique présence ». Le peintre reste insatisfait.

Et le poète ? Lui aussi dit « Je crois avoir été le premier/ A célébrer la venue de ce jour ». Aveu plein d'orgueil et pourtant simple constatation d'une certaine jouissance de l'instant. Mais peut-on jamais voir le nouveau sans que l'ancien ait eu lieu ?

Beaucoup de discrétion, de pudeur, de force d'évocation dans cette poésie économe de moyens : « Le paysage en place étreignit l'olivier/ — comme au matin la paume d'une femme/ pose à mon cou le cercle des tiédeurs accumulées — », qui resterait ». L'attention est donnée à la vision du peintre, de son motif, mais aussi au recueillement de l'être à l'intérieur de ses sens. La poésie est empreinte des gestes du peintre : « L'envie simple de revoir l'horizon — net — / et décoller par déduction l'orthogonale verticalité/ renouer avec le monde/ une fois les mains agrippées sur le parapet d'horizon ». Il s'agit d'inventer le monde tous les jours.

Le recueil, mince mais plein, est gonflé de lyrisme, éloge de l'orgueil dans la simplicité : « Moi le seigneur quatre-misères, je n'ai de vassaux que mes mains, mes pieds pour me conduire. Je peins comme on défriche ou comme l'on dessouche. Mon Arcadie est pierreuse aride à peine ma couleur s'accroche à l'infra mince de l'enduit. Mais c'est une arcadie qui n'est qu'à moi. De sa surface j'ai conquis le modeste fief ou s'épaissit la terre dont je me couvrirai... »

Alain Roger est un profond artiste qui s'interroge sur l'être. Et quand il « défriche », nous pensons bien qu'il tente de déchiffrer le monde par rapport à ses sensations. Et la première d'entre elles étant sans doute le souvenir, il faut le remercier d'avoir dédié son livre à Antoine Ristori, directeur des *Saisons du poème*, décédé en 1998.

**Bernard Fournier**  
Noailles, France

**Jacques Lardoux.** *Mihamavana Madagasca*. Introduction de Jean-Charles Dorge. Poitiers: Le Torii Editions, col. « La langue bleue ».1999.

**D**'emblée, Jacques Lardoux place son livre dans le contexte politique en dédiant un poème à Jacques Rabemananjara, député, condamné à mort au moment de l'indépendance, vice-président, puis exilé sous le coup d'Etat. Le poète sait voir ceux qui « Se tirent une couverture sur la tête/ Et rêvent au vertige/ D'un ciel sans cloison ». Le poète est sensible à la vie de tous les jours, particulièrement difficile à Madagascar « [...] Un seul espoir/ Sur les sentiers/ Où les petits cercueils blancs/ Sont portés à bras », « [ ...] Tous ces êtres tombés/ Qui continuent d'aimer. » Cette approche sociale ne peut que toucher le lecteur qui aurait pu croire à un trop facile exotisme. A qui s'adresse l'auteur, qui est ce « tu » de « Sauve-toi sauve-nous/ Vomis la misère/ Quitte cette peau d'homme grise/ Redeviens serpent brillant » ? Les mots sont lâchés avec force devant la pauvreté. Et l'appel est pressant. L'homme civilisé ne peut qu'écrire sa culpabilité, son écoeurement, sa souffrance. L'homme est impuissant, mais le poète a les mots.

Il s'agit ici d'une poésie raffinée dans sa simplicité, peu teintée d'exotisme pour le lecteur occidental. Quelques échos cependant : « Tout dit/ L'étrange de la vie ici », mais l'adjectif substantivé dit assez la difficulté dont elle rend compte. Il ne s'agit donc pas d'une carte postale rapide. L'expérience est vécue et tient à s'exprimer au nom des plus humbles. Simplement, et de façon à la fois discrète et efficace, l'auteur nous restitue dans la première partie de son livre « Les Terres rouges », les titres malgaches de ses poèmes, traduits par Mathilde Rakotozafy. « Mihavavana », « indique l'action de fleurir », nous précise-t-on. Le recueil y gagne en mystère et grandeur d'une langue riche de ses voyelles.

Le poète est cet homme à fleur de peau dont la sensibilité est discrètement érotisée ici ou là « [...] Sur tes hanches/ Fuit l'oiseau/ Insaisissable. ». L'amour est une quête de